Sabatier périeure des beaux-arts École su 1-Angers évrier > **10** mars 2017

Autoconstruire Benjamin Sabatier

Exposition visible du jeudi 2 février au vendredi 10 mars 2017 Du lundi au vendredi de 14 h à 18 h Ouverture exceptionnelle samedi 4 mars de 10 h à 17 h TALM-Angers, Hôtel d'Ollone, 72, rue Bressigny, 49100 Angers

Vernissage mercredi 1er février à 18 heures 30

Entrée libre

Contact

Aurélia Le Goff Responsable communication 02 72 79 86 92 aurelia.le-goff@talm.fr angers.esba-talm.fr





esba 7/4 LM

École supérieure des beaux-arts TALM -École d'Angers

CONCRETE UTOPIA

Dans l'atelier de Benjamin Sabatier, on navigue entre des tables surchargées de documents, de caisses, de piles de livres de bricolage et de théorie, et d'outils, d'œuvres emballées dans du papier bulle ou d'autres en attente de l'être, des établis sur lesquels sont posés d'autres outils, mais ceux-là sont en béton et la surface de l'établi est grise, lisse et creusée à l'endroit des outils, qui ont marqué de leur poids la surface. Epinglées au mur, des images de sacs de béton posés sur des tréteaux et d'une grande étagère en bois dont quelques étages sont occupés par des tiroirs de béton à poignée. Au détour d'un meuble encombré, d'épaisses portions de troncs d'arbres superposées d'où paraît s'écouler à l'horizontal une matière grise, comme une flaque. Le bois est lisse sans écorce, il a été longuement travaillé.

Tout est là : le faire, le geste, le travail en cours, le travail de l'œuvre, et de la pensée, l'œuvre prête à quitter l'atelier. Lorsque les pièces se déplacent pour occuper l'espace dégagé de la galerie, autre chose se joue sous nos yeux. D'autres circulations dans l'espace du travail et dans l'espace de l'œuvre. D'autres agencements, d'autres formulations. Le désordre de l'atelier fait place à la netteté des matériaux, la blondeur du bois, la profondeur du gris du béton, sa pesanteur, figurée par les outils creusant leur place dans le lit de béton. Ces formes sont à la fois molles et figées, arrêtées dans leur mouvement d'expansion. Ce qui apparaît alors, ce sont leurs qualités : lisse, brillant, doux, brut, dense, sensible, lourd ou léger. Elles appellent le toucher, la main. Et elles y renvoient. Comme elles appellent la manipulation et le jeu de construction. Nous sommes là dans l'univers et le vocabulaire du savoir-faire, du métier, du chantier : matériaux simples mais essentiels pour qui veut agir.

La question que se pose Benjamin Sabatier n'est pas seulement : que peut-on faire ? mais plus concrètement (et faut-il redire ici qu'en anglais le béton se dit *concrete*) que peut-on faire de ses mains ici et maintenant ? Ou encore, et de manière plus générale, faire, pour quoi ? Question qui entraîne dans son sillage celle de ce qu'est une œuvre d'art dans un monde d'objets inutiles. Si l'on ne veut pas, plus ajouter à la masse des marchandises, une marchandise supplémentaire, peut-être que l'œuvre d'art doit retrouver son sens à travers son utilité ou du moins son usage. À la fois dans le moment du geste et dans celui de sa monstration. Les œuvres de Benjamin Sabatier invitent à faire usage de nos mains, retrouver notre capacité à transformer les choses, et donc, peut-être, le monde. Ses matériaux simples et utiles invitent à faire soi-même (le *Do It Yourself* dont son travail s'est inspiré), à reprendre la main sur le réel et sur le possible.

La réflexion politique sur le capitalisme tardif part du constat d'une société de plus en plus administrée et soumise aux impératifs économiques du marché. Cette situation historique est le sujet d'une vive interrogation sur la position de l'artiste et le bien-fondé d'une pratique vouée, a priori, à venir gonfler le flot grandissant des marchandises artistiques. On peut, comme l'avait fait certains artistes conceptuels, choisir de ne plus produire d'objets. Mais, aujourd'hui, on peut aussi réinvestir ou se réapproprier le monde de la fabrication, celui de l'apprentissage et de la transmission comme le fait Benjamin Sabatier (la pratique d'enseignant de l'artiste joue un rôle important dans l'idée d'une mise à disposition et de partage des moyens de production de l'art).

Dans un texte intitulé « L'auteur comme producteur » Walter Benjamin interrogeait selon une perspective matérialiste les rapports entre l'art et la politique à l'aune des rapports de production. Il se posait la question de la fonction d'une œuvre dans « le contexte social vivant », sachant que les rapports sociaux sont conditionnés par les rapports de production. La mission de l'artiste est d'intervenir activement. L'artiste doit donc être « opérant », inventer des alternatives, leur donner forme.

Le travail de Benjamin Sabatier est en cela une prise de position politique et libertaire par rapport à la consommation de masse, une proposition qui s'inscrit dans une grande et belle histoire des utopies mais, ici, l'utopie se veut concrète – celle des possibles de l'autonomie manuelle, de ce qu'il appelle l'autoconstruction. Elle propose des modes de vie et de faire.

Réinvestir le travail de la main, associer savoir-faire et savoir de l'art dans une nouvelle perspective esthétique, celle d'une poïétique, ce sont ces alternatives que propose Benjamin Sabatier.

Sally Bonn

Auteur, critique, commissaire d'exposition.



Sans titre, 2016, Benjamin Sabatier, béton et bois, courtesy Catherine Issert, Saint-Paul-de-Vence, crédits photo : DR





En haut : Tréteaux I, II et III, 2012, Benjamin Sabatier, tréteaux en bois et béton, courtesy Galerie Bertrand Grimont, Paris, crédits photo : DR En bas : Formwork V, 2014, Benjamin Sabatier, aluminium brossé, bois et béton, courtesy Galerie Bertrand Grimont, Paris, crédits photo : DR

Extraire Rassembler Construire

Une proposition des élèves de l'atelier de recherche et de création Rue sur Vitrine

Exposition visible du jeudi 2 février au samedi 4 mars 2017 - 24 h / 24 Rue sur Vitrine, 26, rue Bressigny, 49100 Angers

Entrée libre

Autour du travail de Benjamin Sabatier, sur une proposition de Bernard Calet et d'Isabelle Lévènez avec les élèves de TALM-Angers : Benoît Batard, Maeva Bouchilaouene, Charlotte Cantin, Hélène Caiazzo, Améliane Jouve, Manon Laurent, Julia Lebreton, Gwenvael Mottas, Amélie Patry, Bintou Sissoko, Camille Techer et Xiaorui Wang.



Photo: Atelier de recherche et de création Rue sur Vitrine, 2016, TALM-Angers

AUTOCONSTRUCTION, APPRENDRE EST FAIRE

Sous l'effet des évolutions récentes du capitalisme et de l'influence grandissante de la culture de masse sur la création, les contradictions entre l'art et l'économie, entre l'artiste et le travailleur, ont tendance à s'amenuiser. Face à la massification du travail artistique et son insertion dans différents secteurs de l'économie (industries culturelles, mode, design, marché spéculatif de l'art, économie touristique, consommation de masse...) la question de l'autonomie de l'artiste, de sa liberté d'expression, devient un enjeu capital.

À l'instar des utopies de la contre culture nord-américaine des années 60, l'artiste doit gagner son indépendance face à l'influence grandissante des valeurs capitalistes. Aller dans ce sens c'est dans un même mouvement, repenser la dichotomie entre penser et faire et remettre au centre du débat l'autonomie de l'artiste tout autant que celle de l'œuvre.

Dans le monde d'Homère, Pâris et Ulysse travaillent à bâtir leur maison. « Cela relève de l'autonomie du héros homérique, de son indépendance, de la libre suprématie de sa personne », écrit Hannah Arendt. Se concentrer sur ses moyens propres et sur le fonctionnement des choses dessinent une utopie concrète : s'approprier et transformer de nos mains le monde qui nous entoure. « L'autoconstruction » — pratique qui consiste à construire soimême sa maison — contribue à une émancipation des dépendances multiples créées par la société de consommation. En s'appropriant une activité relevant de spécialistes du bâtiment, l'autoconstructeur répond à l'idéal d'autonomie véhiculé par la société contre-culturelle nord américaine.

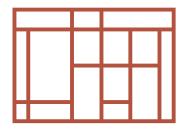
Sur bien des aspects, on retrouve les préfigurations de ces formes de vies et utopies dans l'enseignement du Black Mountain College (1933-1957). Cette école d'art privilégiait le *learning* sur le *teaching*. Sa pédagogie reposait sur l'implication du sujet dans l'objet de sa connaissance : en explorant notre environnement, on s'explore soi-même en développant ses sens et ses facultés. C'est une manière d'apprendre par l'action en se confrontant à des situations qui permettent de s'instruire à partir des exigences pratiques et théoriques qu'on découvre dans la praxis même. Le rôle du faire dans la perception consciente et la connaissance rappelle le célèbre *Knowing is doing* de Dewey et sa pédagogie centrée sur l'expérience : apprendre est faire, comme dans l'éducation des choses de Rousseau.

Cette école ne cherchait pas à former des artistes mais des individus autonomes. On n'y enseignait pas l'art et autre chose, on enseignait toute chose comme on enseigne l'art. L'art est central parce qu'il est considéré comme l'archétype de l'éducation par l'expérience. C'est encore ce qui est en jeu dans l'éducation artistique en France et c'est justement cette vision qu'il s'agit de revendiquer et, encore plus aujourd'hui qu'hier, de déployer dans l'ensemble de la société. Il est clair que la finalité humaine de l'enseignement artistique en termes de développement se soi, de participation, d'interaction, de socialisation se confond avec la finalité de l'éducation en général. Voici les pistes de travail expérimentées par les étudiants de l'École supérieure des beaux-arts TALM-Angers et que leur exposition dans à Rue sur Vitrine engage.

Benjamin Sabatier

Contact

Aurélia Le Goff Responsable communication 02 72 79 86 92 aurelia.le-goff@talm.fr angers.esba-talm.fr







-École d'Angers









